

Black Dog : road-movie d'un homme blessé dans un monde en catastrophe

Nino Senegas

Dans *Black Dog*, le réalisateur chinois Guan Hu met en lumière une société en mutation, à l'approche des JO de Pékin au travers de l'histoire d'un homme peu bavard et d'un chien errant, dans une ville dépeuplée de presque tous ses habitants. Un film silencieux, lent, mais d'une intensité rare, où les paroles se transmettent par les regards. Le tout porté par ce duo bouleversant.

D'abord, il y a le vent, omniprésent. Le sable aussi. Puis cette voix robotique qui résonne dans une ville déserte, rappelant sans cesse les ordres, les démarches à suivre, les mises en garde contre ce mystérieux chien noir, soi-disant porteur de la rage. Très vite, nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'un simple film d'action, ni d'un simple drame mais plutôt d'un film social, une critique sur la croissance industrielle, qui ne tombe jamais dans la lourdeur. *Black Dog* s'apparente à un long voyage intérieur, sans véritable point d'arrivée, où les visages parlent plus que les dialogues, et où chaque silence est une chute, un bouleversement, une remise en question.



La mise en scène du vide

Guan Hu fait le choix du minimalisme. Il ne veut pas aller vers un film qui donne l'impression d'une fin du monde. Et pourtant, presque aucune musique à l'exception de *Hey You*, célèbre morceau des Pink Floyd, qui vient rythmer certains moments-clés, et nous emporter, lors du générique, vers un dernier voyage. Le cadre est souvent large, dans ce désert, terni par la lumière et la poussière du sable, entre sépia et vert de gris. L'image semble vieillie. Elle évoque alors cette sensation de fin du monde, sans cri. Nous sommes dans une atmosphère suspendue, comme si tout le film se déroulait entre le jour et la nuit, dans un crépuscule constant : entre chien et loup.

Cette mise en scène traduit à la fois l'état du personnage principal, Lang, et celui de la société dans laquelle il vit : une société dévastatrice et peu soucieuse de tout ce qui n'est pas propice aux affaires. Ancien détenu, ancienne célébrité revenue dans sa ville natale, en liberté conditionnelle, il retrouve une ville vide, en cours de destruction. Les habitants sont partis, et ont abandonné leurs chiens. Tout doit être rasé pour reconstruire, plus haut, plus rentable. Et à quel prix ?

Un film profondément politique, mais sans l'ombre d'un discours

Black Dog illustre bon nombre de violences. Sans jamais sombrer dans un discours facile, il interroge d'abord la violence d'un monde en mutation. Ce que le réalisateur filme, ce n'est pas seulement

l'effacement de toute une population, mais l'effacement d'un mode de vie, de souvenirs, de liens humains. Une autre violence, la brutalité infligée aux chiens : battus, capturés, éloignés ; cela fait écho à celle infligée parfois à certains humains, au profit d'autres humains. Le chien devient alors un symbole: celui de l'exclu, du différent, du battant.

Et c'est là que le film prend toute son ampleur : en racontant la naissance, puis l'intensification d'un lien entre deux êtres rejetés. Lang, muré dans son silence, et le chien, d'abord agressif, puis fidèle jusqu'au bout. Leur relation évolue peu à peu, par regards. Plus le film avance, plus ils s'unissent, se complètent. C'est un amour pudique, dur, mais immense.

Un personnage principal d'une intensité exceptionnelle



Lang est un héros « anti-reconnaissant ». Il ne parle presque pas, en tous cas pas au travers des mots. Mais son regard parle pour lui. Il incarne une humanité pure, bien qu'entachée par son passé. Il aide, protège, résiste, donne. Lorsqu'il bricole sa moto en side-car pour donner une place à son compagnon, on comprend qu'il a retrouvé une direction, un sens. Lorsqu'il cherche son chien après l'avoir perdu, on sent qu'il a trouvé en lui bien plus qu'un compagnon, en réalité, une seconde chance. La dernière scène, où il roule dans le désert avec le chiot né de ce chien défunt résume tout : il ne reste plus grand-chose de l'ancien monde, mais ce chiot, symbole de renaissance est comme un fil d'humanité, de douceur.

Une œuvre lente, mais où l'ennui ne se fait pas sentir

Certains pourraient reprocher au film son absence de rythme d'action plus habituel, voire son austérité. Mais c'est justement ce qui fait sa force, et sans doute aussi, son réalisme. *Black Dog* se mérite ; il n'y a pas de chute finale, il y a un futur. Il invite à observer, à réfléchir. Nous n'avons pas besoin de tout comprendre, juste de ressentir.

Et ce que l'on ressent, c'est un peu d'espoir. Car dans ce monde de béton brut et de poussière, il reste encore des gens qui aident, qui pardonnent, se pardonnent et sont prêts à suivre jusqu'au bout.